

Ces territoires qui n'ont pas lieu d'être

François Paré

Number 136, Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40999ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paré, F. (2007). Ces territoires qui n'ont pas lieu d'être. *Liaison*, (136), 14-15.

Ces territoires qui n'ont pas lieu d'être

FRANÇOIS PARÉ

LE CONCEPT DE TERRITOIRE ne m'interpelle pas très souvent, mais il m'arrive parfois, malgré tout, de m'y reconnaître et de m'y sentir à l'aise. Je n'en suis pas surpris. Rassurant, le territoire s'accommode tout à fait de son périmètre et de ses chemins de convergence. C'est la scène où s'est jouée pour la première fois ma naissance à la culture.

Me voilà seul au volant de ma voiture sur la route menant vers le nord. L'hiver est chargé d'attente. J'ai quitté la confusion presque hostile des villes du Sud et tout semble limpide. Le Nord ontarien, avec ses grappes de petites villes bilingues et la pesanteur de ses rivières, est un espace éminemment habitable, comme le sont aussi d'autres lieux du même genre au Canada. Saint-Boniface au Manitoba ou encore Hearst en Ontario sont bien des villes territoriales où, de temps à autre, j'aime me laisser envelopper par leur chaleureuse oppression, mais où je ne pourrais jamais être qu'un visiteur de passage en route vers d'autres domiciles. À ces territoires, il manque l'improbabilité, un brin de confusion et de folie.

Hearst ou Saint-Boniface sont des lieux de naissance au sens fort, des quadrilatères d'espérance. Non loin des limites de ces villes, il se trouve pourtant toujours un Tim Hortons où s'achève brusquement la rue principale, et où commence la grande aventure de l'espace. Sur la route 11 à Hearst, les camionneurs s'y rassemblent assez longuement avant de glisser dans la béance extraordinaire des paysages boréaux. On les voit, par les nuits d'hiver, réunis en petits groupes dans la fumée âcre des tuyaux d'échappement. Ils sont nerveux, et souvent la peur les prend.

À Saint-Boniface, c'est plus facile. Il suffit de franchir le pont Provencher ou de traverser la rue des Meurons pour que s'évanouisse, en quelques minutes, le fragile enchantement. La rue Deschambault, où a grandi Gabrielle Roy et qu'elle a décrite avec tant de tendresse, est déjà du côté de l'espace ouvert. Elle, et d'autres petites rues semblables, montrent la voie vers la sortie, comme des mains cherchant à tâtons l'entrée du labyrinthe.

Comme je n'habite ni à Hearst ni à Saint-Boniface, le concept de territoire ne témoigne toutefois pas, à vrai dire, de mon expérience quotidienne, ni de celle des hommes et des femmes qui me côtoient, ici, dans le sud de l'Ontario. C'est pourquoi je lui préfère celui d'espace qui, allié du temps, me semble moins intransigent et plus généreux. Ici, nous sommes, tous ensemble, depuis presque toujours des signes inscrits dans l'effacement de tout signe, bêtes crépusculaires dont on pressent le mouvement dans les broussailles au bord des lacs et des rivières. C'est nous!

En Ontario français, nous sommes d'une infinie prudence, et cette interprétation que nous faisons trop souvent de notre marginalité collective nous entraîne à faire l'économie de tout territoire identifiable. Bien sûr, il nous arrive de rêver de balises clairement ourdies dans les paysages urbains

ou semi-urbains que nous habitons. Nous savons bien que les villes – non pas seulement les grandes métropoles, comme on le croit trop souvent, mais toutes les agglomérations – offrent des cadres de vie rassurants, délimités par les quartiers, les parcs et les commerces familiaux.

À Sudbury, je sais parfaitement que l'entrecroisement des voies ferrées creuse des tranchées qui, à leur tour, délimitent des territoires bien définis. Dans les romans et les nouvelles de Daniel Poliquin, les personnages itinérants semblent, eux aussi, habiter un territoire, en dépit de leur insatisfaction et de leur désir de changement. Dans *Nouvelles de la capitale*, Poliquin met en mouvement un quartier précis d'Ottawa; les lecteurs, à leur tour, pourront un jour s'y promener et s'y méprendre pour une figure de passage comme celles que retrace le romancier.

Cependant, d'autres lieux fétiches ne se présentent pas comme des noyaux compacts, car ils sont traversés par les forces déstabilisantes du présent et par le déracinement intérieur qu'elles entraînent. Ce sont des débarcadères où, comme d'autres avant eux, des passagers clandestins *sont arrivés en ville*. La littérature franco-ontarienne rend souvent compte de ces espaces qui correspondent, dans notre imaginaire, aux grandes migrations dont la société actuelle est issue.

L'Ontario français propose à l'Amérique l'univers fragmenté et instable de son puissant nomadisme. C'est en lui, et en la notion d'espace qui s'y rattache, que s'exprime la dissidence par rapport aux codes régulateurs de la société dominante. Pour parler comme le sociologue français Michel Maffesoli, nous sommes des «chemineaux», des faiseurs de chemins: «En bousculant l'établissement des choses et des gens, le nomadisme est l'expression d'un rêve immémorial que l'abrutissement de l'institué, le cynisme économique, la réification sociale ou le conformisme intellectuel n'arrivent jamais à occulter en totalité»¹.

Il ne faut pas se faire d'illusions, bien sûr. À tous les jours, nous réitérons notre désir de prendre part aux territoires qui sont le propre de la société dominante anglophone. Cependant, un refus affleure parfois à même la vie quotidienne. Une voie s'entrouvre pendant quelques instants, que nous sommes les seuls à apercevoir. Il faut prendre sa chance, comme on dit, et quitter le territoire. Le «chemineau», dit encore Michel Maffesoli, rappelle à tous la valeur de la «mise en chemin» (p. 50).

Dans un recueil de poèmes publié l'an dernier et marqué par une subtile irrévérence, Tina Charlebois s'interroge sur les liens occultes entre l'identité et ce lieu sans nom précis qu'est l'Ontario français. Comment s'y reconnaître? Cette identité colle-t-elle à la peau, de sorte qu'elle puisse survivre à un déménagement? Un Franco-Ontarien est-il encore un Franco-Ontarien lorsqu'il s'établit à Winnipeg ou à Trois-Rivières?

Ces questions provoquent, dans les textes de Tina Charlebois, une distance caustique qui remet en cause la notion même de territoire en tant que lieu d'enracinement identitaire : « Je suis Franco-Ontarienne seulement en Ontario. Traître si je change de province. Espionne si je saute de l'une à l'autre. Assassin perfide si j'ose transmuter ma culture qui ne peut point – me dit-on – survivre dans un autre environnement »². Ces lignes remarquables vont au cœur de ce que pourrait être l'absence totale d'identité territoriale en Ontario français. En effet, non seulement le Franco-Ontarien perd-il ses traits culturels propres au moment de quitter les lieux de sa naissance, mais il devient aussi suspect dans la mesure où il ne s'inscrit plus dans les limites spatiales où son identité problématique était encore intelligible.

Chez Charlebois, le territoire ne peut pas être non plus celui d'une langue commune qui serait reconnue au-delà des frontières de l'Ontario, car celle-ci, non moins que le territoire, ne permet pas de transcender l'espace fluctuant où s'inscrit le sujet minoritaire dans son itinérance :

« ... une fois à l'extérieur de la province du Haut-Canada tu n'es plus Franco-Ontarien; tu es Canadien, *and you speak a bit of French. A bit of French sans l'accent; so you can't be French*, parce que tu bois du Coke, et tu es habitué de te faire refuser le service en français, et tu *switch* à l'anglais dans un même souffle » (p. 24-25, souligné dans le texte).

Il faudra donc se déployer dans un espace hors de toute frontière fixe, quitte à y chercher une forme de liberté *conditionnelle*. Ainsi, sans territoire ni langue immuables, l'identité franco-ontarienne est avant tout « canadienne », c'est-à-dire, du point de la narratrice, fondamentalement indistincte.

L'Ontario français entretient donc une relation difficile avec la territorialité. Il y a une trentaine d'années, certains ont pu proposer que le Nord, entendu comme entité mythique, pourrait jouer le rôle d'un territoire où prendrait forme l'affirmation franco-ontarienne. La phrase phare : « Moé, j viens du Nord, stie », phrase célèbre consignée par le dramaturge André Paiement, deviendrait l'emblème de la prise en charge d'un pays imaginaire où se déploierait la culture franco-ontarienne moderne. Cependant, il n'y avait rien d'essentiel dans ce curieux rêve d'une nordicité qui, contrairement à ce qui émergeait au Québec à la même époque, réduisait cette culture émergente à une marginalité pauvre et répétitive. Non, ce Nord du cri « rauque » ne pourrait pas être le territoire rêvé. Il désignait déjà une frontière à transgresser vers une pleine possession de l'espace. Si l'Ontario français avait été fondé autrefois par des migrants de partout qui avaient pris, un à un, le risque de l'itinérance, ce geste répété de la rupture pouvait être aujourd'hui le ferment d'une identité franco-ontarienne qui se donnerait à saisir comme une « mise en chemin », un *cheminement* dans des espaces divergents.

Dans la poésie de Robert Dickson, la sollicitation du départ se fait à chaque fois sentir, non pas comme une nostalgie douloureuse, mais comme une interrogation vitale. Quel est ce geste de la traversée de l'espace qui rend illusoire la notion même de territoire ? Le voyageur mis en scène par Dickson est d'une sérénité désarmante. Les limites impo-

sées le condamnent à une impatience amusée, mais il sait qu'il dispose toujours de « libertés provisoires » qui tiennent à son détachement :

depuis la première frontière traversée le sevrage
il y a cette soif débordante et inextinguible
mais où aller à quelle source boire
jamais de miroir qui l'étonne³

Ce désir de traverser les espaces migratoires est rempli de tristesse, puisqu'aucune identité claire n'en découle : aucun miroir ne renvoie au marcheur une image satisfaisante de lui-même. Ceux qui partent ne forment-ils pas partout des « lignées de réfugiés sur les chemins encombrés » (p. 76), comme si leur présence sur la route était issue de leur descendance propre ? Ailleurs, dans d'autres textes du même magnifique recueil de Dickson, le ton est plus optimiste :

toujours là l'ici se déplaçant
à l'occasion sans conséquences majeures
imaginables à présent (p. 41)

Comme dans certaines œuvres de Patrice Desbiens où le personnage, toujours en mal de lui-même, a « le goût de faire du vent »⁴, faisant de sa disparition le paradoxe de sa naissance à l'espace identitaire, les paysages discrets créés par Dickson mettent en mouvement le territoire et forcent *l'ici* à se déplacer. Ce n'est pas tant le marcheur qui avance que le paysage qui se dérobe sous ses pas.

Ainsi, de Hearst à Saint-Boniface, le territoire n'est souvent qu'un reflet. Sa pleine réalisation dans cet *ici* qui est le nôtre n'aura donc pas lieu. Mais l'effacement des signes forts de la territorialité est aussi une condition de notre adéquation à nous-mêmes et aux failles qui nous habitent. C'est cet éclairage si particulier aux collectivités minoritaires qui détermine les formes de l'espace.

Le narrateur extraordinaire, inventé par l'écrivain tunisien Abdelwahab Meddeb dans *Phantasia*, cherche à réconcilier son identité d'exilé dans les rues de Paris et l'invisibilité qui est au cœur de son cheminement parmi les voix qui transpercent son écriture. C'est ainsi qu'il convoque son lecteur : « Sois présent à ton absence et tu verras ce que tu n'as pas encore vu »⁵. Ce parape, emprunté à cet autre bout du monde qui nous ressemble, porte en lui le protocole de notre existence dans l'espace minoritaire. Il signe une culture capable de se comprendre comme pulsation et tremblement. ■

François Paré est professeur titulaire et directeur du Département d'études françaises de l'Université de Waterloo. Son prochain ouvrage, Le Fantasma d'Escanaba, paraîtra cet automne chez Nota bene à Québec.

1. Michel MAFFESOLI, *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*, La Table ronde, Paris, 2006, p. 49.

2. Tina CHARLEBOIS, *Poils lisses*, L'Interligne, Ottawa, 2006, p. 23.

3. Robert DICKSON, *Libertés provisoires*, Prise de parole, Sudbury, 2005, p. 30.

4. Patrice DESBIENS, *Désâmé*, Prise de parole, Sudbury, 2005, p. 29.

5. Abdelwahab MEDDEB, *Phantasia*, Seuil, Paris, 2003, p. 11.